

*
Lettre LXXXIII (83) : Valmont à Tourvel p. 273

→ le flatteur dans toute sa splendeur,
avec démenti de sa mauvaise réputation.

La lettre commence sur une situation paradoxale de démenti :
non pas 'faire croire que', mais 'faire croire que ne pas' !

Conceptuellement, cela signale que l'idée accréditée, quelle qu'elle
soit, ne vient pas prendre la place d'un RIEN, mais la place
d'une idée antérieure ! Le vrai remplace le faux, le concept
remplace le préjugé, l'idée précise remplace l'idée vague, la
favorable la défavorable, etc.

DONC, faire-croire, c'est REMPLACER une idée par une autre.

→ ce n'est pas la conception classique de l'idée, qui veut que
le vrai ne se construise pas à partir du faux, avec ses
matériaux, ni même sur ses ruines (sur un emplacement qui
porterait la mémoire de l'antérieur, en subassement). Ainsi,
Descartes propose la métaphore de la table rase (= aucun ves-
tige), qui reprendra l'idéologie révolutionnaire du 19^es ("du passé
faisons table rase" ... → l'Internationale). La pensée^{20^e} hégélienne
et marxiste proposera le concept original de "Aufhebung", qui
suggère que le concept nouveau produit ou dévoile une base
nouvelle, "soulève" l'ancien concept, comme quelque chose
de moins "fondamental", moins au fondement, qu'il n'y
paraissait (ce pi s'oppose à la métaphore du "dépeçement",
qui suggère quelque chose de 'à haut' ou de 'après').

→ Voir André Lécivain, La logique de Hegel, et Yves Gauthier
(cf. et prof de Lhéry, + 2006)

qui propose la traduction "sursumption" (cf. québécois + 2022).
La pensée des Lumières ne conceptualise pas la vérité des
Lumières produite à partir de l'erreur mais contre elle, et
venant d'une autre source, comme la lumière divine vient
d'une autre source que les ténèbres qu'elle dissipe [mais qui n'est
pas une "autre erreur", un autre dieu (cf. Augustin : Entre
les manichéens) mais une non erreur, une privation. Platon
enfin conçoit la vérité comme conforme aux idées et venant
des idées (dont l'image est inscrite en nous mais + ou / oubliée).
Dans La Formation de la pensée scientifique (1938), Bachelard
au XX^es (élève d'Einstein) formulera son concept "d'obstacle
épistémologique", d'idée fautive qui nous empêche de compren-
dre, encore de la même façon, même si, dans la pratique
pédagogique ou de recherche, il ne s'agit plus d'asseoir le
vrai en réclamant "l'attention" naturelle de l'ignorant, mais
de localiser ce pi fait obstacle à la compréhension, à la bonne
intuition.

La proposition de Valmont à Marie de Tourvel nous met donc
dans une position a-typique (et pourtant très fréquente dans le
réel vécu !) : il s'agit de construire une idée à partir de la
précédente, bien sûr contre elle, mais pas sans elle, en la
viant purement et simplement. Valmont ne peut rien qu'il
est un libertin, mais va tenter de renverser le sens de cette
image, pour renverser l'image elle-même.

→ il peut changer le sens du fait sans nier le fait (cf la
dialectique vertueuse et démocratique du fait plus du croire,
chez Arendt (chap 5)).

→ il peut montrer que le fait antérieur est une condition
nécessaire au fait nouveau : dans une logique historique
(cf Arendt n'aime pas cette logique "hégélienne") ou dans une
logique (schrétième) de conversion morale, de cheminement et

de renversement, jouant sur la plus-value de la surprise.
La logique de la conversion fait que l'égaré est + précieux
au berger (la brebis égarée) que celui (celle) qui est restée(e)
dans le droit chemin (au bercail).

→ c'est sur quoi Valmont va fonder, au moins, son
discours d'émotion. Son amour sera l'effet d'une
conversion, ayant la force de la surprise, et étant sketchuse
pour celle qui la propose (amortie à une voix en diable).

La stratégie initiale de Valmont est double : démenti et
conversion : l 2 à 4 de la lettre (p 273) :

" que je puisse achever de vous prouver combien je diffère
de l'odieux portrait qu'on vous a fait de moi ; »

La conversion est suggérée par l'effet physique que semble
produire la présence de Mme de Tourvel sur lui ou sur son
cœur et son âme, bien entendu, mais avec le vocabulaire de
l'amour et de la sensualité (→ si bien sûr, prépare le basculement
dans un autre registre, conforme epdt à la théorie matérialiste
et sensualiste ne distinguant pas l'âme et le corps absolument)

" que je puisse, surtout, jouir de cette aimable confiance
que vous m'accordez à me témoigner ! Que de charmes
vous savez prêter à la vertu ! Comme vous embellissez
et faites chérir tous les sentiments humains ! »

La chute du discours se paye en le luxe d'attribuer à
Mme de Tourvel une influence 'séductrice' (donc trompeuse.)
qui renverse les rôles !

" Ah, c'est la coquette séduction ; c'est la plus forte, c'est
la seule qui soit, à la fois, puissante et respectable »

→ Mme de Tourvel devient à la fois Dieu (puissant et respectable)
et Diable (séducteur) !

→ Ainsi, en lui prodiguant, avec les mots du corps et
de la sensualité, l'éloge de la vertu morale dont la puis-
sance irradie (et va convertir le pécheur !), Valmont

Fait croire à Mme de T. qu'il se rapproche d'elle, alors qu'il
la rapproche de lui !

Mais il le fait en présentant une image, ou plutôt un
récit (cf Arand) de lui, conforme au cliché (valoursant)
du pécheur converti par la sainte, ou la bonne âme.

⇒ on peut suivre aussi bien le champ sémiotique de la
sensualité (où à travers des termes bien-séants mais ambigus
il de lui, du type "pénétré de vénération comme d'amour" p 274
que le champ sémiotique de moralité ("vertus", "entraîne"
par ses erreurs")

concl.

En proposant de se rapprocher d'elle, il la rapproche de
lui, insinuant en elle les mots de la sensualité.

→ De même que Arand signale la transformation, dans le
débat politique public, de toute VÉRITÉ en simple OPINION
(parce que la preuve intervient dans le champ des opinions !), de
même Laclos montre en Valmont qui dégrade la vertu en la pla-
çant, par le vocabulaire des émotions, dans le champ des passions
et de la sensualité.

Une confusion comparable, peut-être, signalera l'intention de
Lorenzo de faire triompher la vertu (républicaine) en passant
par la pratique du vice (tyrannique) ... pour donner le change
mais en se contaminant effectivement.

[de même Mme de Tourvel sera piégée, et le philosophe rendu maladroit
ou dégradé en homme politique]

Stratégie "culturelle" de Valmont: parler avec des clichés qui éveillent le souvenir de modèles romanesques mais aussi la vanité de l'auditeur

comme la vérité, chez Platon, est une "réminiscence", est un écho de ce que l'âme immortelle a vu dans le monde des idées (cf le Prédon, etc.), de même, ce que cherche à faire croire Valmont est un écho à des discours, religieux, moraux, sentimentaux, déjà entendus.

Cela pose la question "sophistique" de leur sincérité, de leur production purement rhétorique et donc manipulatrice et menteuse: cela est possible, mais pas nécessaire, car on peut exprimer sa sincérité à travers des clichés, voire sincèrement et intuitivement mais conformément à des clichés! ($2 + 3 = 5$, même si on n'est pas le premier à le dire!).

⇒

Seule l'expérience, la preuve sensible, permet de décider.

Mais elle est aussi le lieu du danger.

C'est ce qu'appelle Valmont à la fin de la lettre:

(milieu 275) « un second entretien (...) cet entretien que je vous demande (...) vous parler encore ... »

Laclos, au lieu d'essayer de faire entrer (par des récits) l'univers sensible, le vécu, dans l'espace du roman, des mots, de la fiction, ouvre au contraire le roman par lettre sur un extérieur non écrit, vécu réellement, corporellement, en arrière-plan des lettres à qui le lecteur est invité à

songer ⇒ et c'est aussi en clin d'œil à la fiction du roman, dénoncé dans la préface par l'éditeur (p70) comme fiction, mais ensuite affirmée par le "rédacteur" comme vraie (p73).

et de la même façon se les textes religieux sont affirmés comme vrais par les rédacteurs, et, au 18^e (depuis Spz au 17^e, par ex., cf Tractatus Theologico-politicus), examinés comme peut-être faux, déformés, "interpolés", malmenés..., par l'acte même de rédaction, si bien qu'ils ne sont plus que des objets de croiance.

Cette ironie est, en particulier, typique de l'ironie voltairienne (qui adore mettre en doute, et se cache lui-même derrière des faux noms — en partie pour éviter la censure et la prison, il est vrai).

⇒ Valmont plaide pour un nouveau R.V. en disant qu'il a plus à craindre de sa vertu qu'elle de son amour et que: « il est plus aisé de se défendre contre vos lettres [car] vous n'êtes pas là pour leur prêter des forces. Cependant le plaisir de vous entendre m'en fait braver le danger » (p275-76).

⇐

En l'absence des corps, ce sont les clichés qui assurent le lien le "faire croire" [je reviens à l'idée première de l'explication].

AINSI (p274), Valmont convoque le cliché de la bonne nature (écho à Rousseau, mais sur le mode aristocratique élitiste:

« (j) adore en vous l'image de toutes les vertus. Plus fait qu'un autre, peut-être, pour les aimer et les suivre, entraîné par quelques erreurs qui m'avaient éloigné d'elles ... »

Il enchaîne sur le cliché chrétien de la brebis égarée (on l'a vu), et

sur celui de l'âme dans le troupeau :

« m'avaient éloigné » vous m'en avez rapproché » m'en
avez de nouveau fait sentir tout le charme » (274 haut)

Il la flatte, au passage, en mélangeant la tentation de l'orgueil
à l'idée de la pureté

« voire ouvrage » un sentiment si pur »

§ Survant, Valmont affirme son « amour » qu'il reconnaît comme
sensuel, animal, donc effrayant (« vous effraier ») — presque c'est
sa réputation avouée ! Mais c'est l'occasion de solliciter
le cliché hagiographique, chrétien de la sainte / du saint
dompteur de monstres (symbolisant, le diable, les passions...),
soumettant le dragon, l'exagérant [cf St Romain et la Jargonille
à Rouen, Ste Marguerite, etc.]

« Vous le bravez violent, effréné ? Tempérez-le par un amour
plus doux ; ne refusez pas l'empire que je vous offre » (274)

Cette idée de l'amour masculin tempéré par l'amour féminin (et
pas effraie, usé, détruit par la vertu absolue) est valorisée
au début du 17^e s par la pensée « Salésienne », et le nouveau
discours sur le mariage de (Saint) François de Sales (dans
son Introduction à la vie dévote, par ex., 1604), qui promeut
l'amour amitié, dans le mariage, ni torride ni glacial, ni
debauché ni abstrus, mais tiède, « doux », mesuré, adapté
aux âmes faibles ; c'est le modèle que propose Mme de La
Fayette à son héroïne, la princesse de Clèves, dans son
célèbre roman (17^e s), mais qu'elle refuse finalement, se sentant
incapable de ne pas être très jalouse si l'occasion se présentait,
sachant M. de Nemours très « incertain » (c'est le thème du roman)

→ Valmont présente à Mme de Tourvel cette tentation : on
pas d'affronter (en résistant) mais de « tempérer » (en fréquentant)...

avec tous les dangers (mais toute la gloire éventuelle) du dompteur !
Ce faisant, il offre en leurre à la vertu, pour mieux laisser s'éveiller
en douce les désirs sensuels.

Valmont pousse le paradoxe jusq'à lui faire miroiter un bonheur
(fierté ?) de l'avoir converti, lui, qui serait sa « revanche » à lui.

« comme je me vengerais de vous en vous rendant heureuse » (274)

→ ce faisant, il introduit le motif du désir de sans plaisir,
qui va permettre de caractériser l'amour fusion, non-égoïste,
développé au § suivant.

mais auparavant, il a sollicité aussi le cliché amoureux / religieux,
mythique et escotépe, figure de la sainteté « baroque », violente, maso-
chiste, contradictoire, du plaisir de l'effort, du plaisir de souffrir
qu'on s'impose pour mériter l'estime (de Dieu...).

Il présente ce sentiment comme naturel à l'homme (preuve encore
qu'il n'est donc pas dé-naturé !):

« quel est donc l'homme avec le cœur pur ne pas savoir
jouir des privations qu'il s'impose »

« pour ne pas préférer un mot, un regard accordés, à
toutes les joissances qu'il pourrait ravir ou surprendre »

→ Valmont y joint le cliché de l'amour courtois de l'obéissance
à la Dame, qui interdit la violence (ravir) et la ruse (surprendre).

⇒ ces grandes protestations (exclamations !) peuvent être aussi bien
mensongères et suicères, des images rhétoriques et des vérités senties,
on ne peut savoir (et même la gestuelle Héralde pourrait tramer !) !...

Mais remarquons que Valmont, sous l'œil ironique de Merleuil s'y laissera
prendre lui-même, et fera du faux un vrai sentiment... →

Le sensible rend donc réversible le rhétorique, qui de fiction devient réalité, de fausseté vérité.

→ c'est le principe de l'ironie baroque, chère au 16^e-17^e (La Vie est en songe (Calderón), Saint Genest, comédien et martyr (Rabreau))

⇒ là où Arandt suggère que le fait doit précéder l'opinion (on peut discuter de la Shoah, mais pas la nier), Laclos, sur la justice de l'amour, des sentiments, suggère que le fait peut succéder à l'affirmation mensongère; ~~mais~~ le réel peut transformer la rhétorique vide en rhétorique pleine.

→ la mésaventure de Lorenzo (le masque n'est collé au visage) le suggère aussi — comme le Saint Genest de Rabreau.

Le motif de l'amour-fusion

Les 2 qui ne font plus qu'un, sur le modèle de l'androgynisme platonicien (raconté par Aristophane dans Le Banquet) ... mais aussi conforme au désir sexuel de copulation! Et donc très dangereux à accepter pour la vertu qui voudrait s'en tenir à la "sensibilité" sans aller jusqu'à la "sensualité".

→ Valmont est pervers, son discours pratique la politique des petits pas (avec rapide cpdt!) → gradation de la phrase:

(p274, 3^e §) : "un attachement plus tendre, une union plus forte, une seule, le même bonheur ..."

... qui mime le rapprochement et la copulation ... sous le couvert de l'abstraction (âme ≠ corps)!

"qu'y a-t-il donc là d'étranger à votre âme?"

→ cf fait croire à une dissociation possible de l'âme et du corps, tout en sachant que sa rhétorique va éveiller le désir du corps aussi (conformément à sa filo libertine, matérialiste).

→ Le registre de l'âme se fait (se sait!) métaphorique de celui du corps (cf Spinoza Deus, sive natura).

... du corps (cf p274), on ne lira plus de la vi / sa, mais métaphoriquement, des phrases comme:

"Ces vérités si faciles à saisir, si douces à pratiquer, qu'ont-elles donc d'^[= relatives] effrayant?"

→ on est proche de l'exclamation moléresque d'Après, qui dévoilait franchement le métaphorisé: "Le moyen de chasser ce je-fait-du-plaisir" ou du célèbre jeu de décodage métaphorique (qui avait scandalisé le public "moral" et "précieux", à l'époque de Molière) ou le premier paillard, peu explicite à sa femme la jalousie d'Arnolphe lui avait dit "je m'en vais te bailler une compagne", expliquant que la femme était comme le "pâtage" de l'homme, et qu'il n'aurait pas pu en autre vie y tromper les doigts.

Valmont est évidemment plus élégant et subtil, mais il applique ce même rabattement de l'abstrait sur le concret, du spirituel sur le sensuel, propre à la philosophie libertine NB: qui le proclame, et donc, éventuellement le dénonce, alors que Valmont ici (et d'autres, même non-libertins) le pratique sans le dire (voire le penser!).

p275 Valmont pratique la rhétorique exaltée de l'amant courtois, qui proclame le souci "égoïste" et exclusif de la dame ("plus un autre bonheur que le vôtre", "l'unique vœu")

qu'il érige en "juge" de ses actions, sur le modèle divin.

[ce faisant il suggère déjà que sa "divinité" doit être charitable: sans entendre de "l'ambition n'est point injuste"].

Il pratique l'^(insidieuse) hypocrisie du demi-mot, qui conduit (il le sait) à l'avarage → "l'amitié" sentiment le plus doux"

→ se raconter? "Le hasard peut encore en ouvrir l'occasion" (cf Don Juan actif)

→ "qui sait jusqu'où peut aller votre pouvoir?"

Comme la Dame courtoise, en dieu ou en compédant, elle est flattée de ce puissance invincible, de ce souverain, qui ne doit pas "obéir" de son "empire", et à qui on veut se "soumettre plus entièrement".

Valmont, comme le chevalier courtois, s'humilie et s'affaiblit ("une verrai-je réduit à...")

tout en protestant de son amour et en qu'onandant la simple présence de la Dame (sur le modèle mystique de la présence divine ... qu'on pourra universalement décoder en présence amoureuse!).

⇒ la lettre se termine sur cet appel à la rencontre, à la présence sensible:

p 276: "le plaisir de vous entendre"

"de vous prouver de mille manières, comme je le sens de mille façons", ...

NB. Si le lecteur a été séduit par cette rhétorique qui multiplie les mesures de sensibilité et les échocs à des modèles culturels (religieux et romanesques),

Laclos se charge de le "déranger" par la brusque juxtaposition de la lettre suivante, adressée à une autre ^{Cécile} (on ne saura pas p 279 si elle date du lendemain (24 sept ≠ 23)!), mais qui reprend le même motif de l'entretien interrompu:

p 275: "Si ce tiers impertin ne fut pas venu nous interrompre ..."

p 276 (1^{er} livre): "Vous avez vu combien nous avons été contrariés hier."

→ Valmont est un froid rhétoricien, un Don Juan qui sent 2 fois la sa discours, comme à Charlotte et Mathurine (Stobien).

Lettres XCVII (97) et XCVIII (98) [→ p 315-18 ...]

Cécile démasquée à elle-même: moins croire, plus savoir
|| Mme de Volanges dans la croyance et l'erreur d'interprétation

La scène du vol de Cécile tourne d'abord (ahah!) autour du motif de la clé, et fait donc suite à la lettre 84 (LXXXIV) où Valmont donne tous ces conseils si habiles pour voler, remplacer et faire refaire la clé de la chambre de Cécile, sous prétexte de transmettre le courrier de Danceny plus facilement. (cf p 277-78).

On s'y souviendra de l'énoncé de la théorie de la vraisemblance:

"ce sont ces petits détails qui donnent la vraisemblance, et la vraisemblance rend les menaces sans conséquence, en ôtant le désir de les vérifier" (278)

"sans conséquence" signifiant qu'on ne les découvre, donc les peut pas.

On est passé dans la 3^e partie, après la liquidation de l'affaire "Prévan" par Mme de Merteuil. Elle est donc "libre" pour Valmont, si lui-même arrive à ses fins.

Cécile raconte à Merleuil ce qui lui est arrivé, avec l'embrasement de l'innocence morale. Mais elle est capable de décoder ce que Valmont lui a fait croire pour arriver à ses fins. Elle s'interroge cpdt sur ce qu'elle ressent maintenant, physiquement et moralement, entre ce qu'elle sait (éprouve) et ce qu'elle croit (le sentiment des autres, qu'est devenue la "mode").

Elle s'interroge avec lui prétend maintenant sur ce qu'elle croit (ou devrait) les autres, à partir des signes de son physique (usage) et de son comportement. Mais la lettre de sa mère, ensuite, va bien montrer au lecteur que les signes sont mal interprétés, par des gens qui ne "pensent pas à mal", si on dit.

1- Les croyances naïves de Cécile au sujet de Valmont: